

Cette nouvelle est destinée à apparaître comme nouvelle d'introduction ou d'ambiance dans un livre de jeu de rôle ne possédant pas encore de nom. Pour l'instant, le projet s'appelle "Tolosa !". "Tolosa !" est donc un projet de jeu de rôle historique et légèrement fantastique dans l'Occitanie médiévale du début de la première croisade contre les Albigeois. Il est mené par Denis Pouchain, notamment auteur du jeu de rôle Anthéas (<http://www.legrog.org/jeux/anthéas>) mais aussi membre d'une association de reconstitution historique centrée sur cette période et cette région, Gesta Albigensis (<http://www.gesta-albigensis.com/>).

Ce texte est mis à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France](#).



*

* *

Avril de l'an de grâce 1203, en pays Verfeillois

C'était le début du printemps. Les matins étaient encore frais, froids pour certains. Mais les journées chaudes et ensoleillées se faisaient de moins en moins rares et bénéficiaient à une végétation renaissante qui abandonnait les couleurs ternes de l'hiver pour revêtir ses habits estivaux et fêter le renouveau du cycle de la vie. La vallée du girou, était encore recouverte par un humide brouillard qui en cachait la dense végétation. Seuls émergeaient de cette mer irréelle les sommets des collines alentours. Un vol de canards caquetants, dérangés par quelque animal sauvage, faisait résonner la vallée. En battant nerveusement des ailes, ils suivaient le parcours sinueux du ruisseau qu'ils semblaient être les seuls à apercevoir dans cette atmosphère laiteuse.

Les cloches de prime résonnèrent dans la vallée. Le lourd carillon venait de la petite cité de Verfeil qui dominait la vallée. Nichée sur une haute colline, elle profitait déjà des premiers rayons du soleil qui repoussaient péniblement le froid de la nuit. Entourée de ses remparts, elle était dominée par un imposant château de briques lui aussi, aux murs épais mais sans tour, tel un guerrier trapu dont la tête dépasserait à peine des épaules. Depuis plus de 200 ans elle se dressait là, verrou stratégique sur la route commerciale qui menait de Toulouse à Lavaur puis, plus loin, à Albi.

D'aussi loin que l'on se souvenait ou que des écrits l'attestaient, Viride Folium ou Castrum Viridisfolii, le village et son château se nommaient Verte Feuille, Verfeil. Déjà du temps des antiques romains disait-on. Un nom peu original sûrement donné par les premiers habitants d'une villa

rustica dont le but était la colonisation de nouveaux territoires agricoles autour de Toulouse. Ils furent probablement inspirés par la luxuriance de la nature alentour ou voulurent forcer le destin et garantir de belles récoltes et vignes en louant quelque ancien dieu rural. Douze siècles plus tard, le nom de Verfeil était toujours présent. Mais ses habitants le revendiquaient maintenant avec bien plus de fierté qu'il portait depuis quelques années un nouveau sens...

Arrivé du Bordelais après avoir été chassé d'Italie, de Lausanne, du Poitou, d'Arles et même après avoir échappé de peu au bûcher d'hérétiques de Saint-Gilles, le moine Henri, ancien bénédictin, était arrivé à Verfeil à l'automne 1140. Là, les seigneurs du lieu, turbulents, souvent en guerre contre leurs voisins, l'avaient d'abord accueilli dans le seul but d'ennuyer l'Église, bien trop présente à leur goût par les impôts et règles qu'elle faisait peser sur leur trésor et la société. La poussée démographique de ce siècle, couplée à l'insuffisance des récoltes amplifiait les différences entre le haut et le bas de la société. Les pauvres devenaient plus nombreux, soumis à des impôts, notamment cléricaux, de plus en plus élevés.

Le pied de nez avait donc pour but de marquer l'indépendance et le libre arbitre revendiqué par les maîtres du lieu et leur souhait de s'affranchir de cette Église donneuse de leçons, puissante et menaçante mais surtout intéressée par le pouvoir et l'argent et, pour la plupart de ses moines, le bon vin, la bonne chère et... bien trop souvent, les jeunes et jolies filles en fleur.

Mais ce qui n'était au départ qu'un affront devint rapidement une ligne de vie et une croyance. Henri, prêcheur infatigable et convainquant, arborant avec fierté ses loques et sa pauvreté, tournait en dérision le clergé et soutenait de nouvelles thèses basées sur une interprétation inhabituelle de l'évangile de l'apôtre Jean. Il trouva un écho sans précédent auprès des Verfeillois puis des paysans de la campagne environnante. Dans les difficultés de ce siècle, une voie de salut qui rejetait la richesse, l'Église officielle, ses sacrements et ses impôts et qui faisait de la pauvreté un exemple et une vertu ne pouvait que prospérer. Henri l'hérétique, ainsi nommé par l'Église officielle, menait une vie de renoncement. A l'image du Christ, il ne possédait rien et ne dormait à l'abri ou ne mangeait que quand une famille avec qui il avait travaillé aux champs toute la journée acceptait de l'héberger. Il affirmait que ce monde était mauvais, ignoré et abandonné de Dieu et que seuls ceux qui parvenaient à le rejeter, à s'affranchir de ses attraits et fausses joies, à devenir esprits libérés plutôt que corps charnels soumis, pouvaient rejoindre le Dieu bienveillant et quitter à jamais le cycle démoniaque des réincarnations. Il commença ainsi à répandre ses idées dans toute la campagne environnante. Sa parole fit des ravages parmi les paysans du Lauragais. Les églises furent

désertées, les prêtres bafoués et les fêtes chrétiennes ignorées. Malgré un concile Toulousain ordonnant de réprimer l'hérésie, Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, laissa faire. Les seigneurs de Toulouse, dont le comté était à un carrefour florissant de civilisations, de cultures, de commerce et de passage avaient toujours été tolérants et accueillants, ce qui les perdrait probablement plus tard.

Henri, faisant rapidement des adeptes et ordonnant de nouveaux "bons chrétiens" comme ils s'appelaient eux-mêmes, la nouvelle religion se répandit comme une peste. La noblesse rurale, à l'image des seigneurs de Verfeil, y trouvait également un soutien à sa lutte pour récupérer les biens détenus par l'Église. L'Église justement, pour lutter contre Henri et ses adeptes, réagit finalement. Le pape Eugène II envoya en pays contaminé le cardinal-évêque d'Ostie Albéric, légat pontifical, l'évêque de Chartres et le très Saint Bernard, abbé de Clairvaux. Ils passèrent par Poitiers, Bordeaux et Cahors.

Une fois en Toulousain, aurolé de ses précédentes victoires, Saint Bernard était impatient de confondre Henri de Lausane et les hérétiques, de leur montrer les failles et faiblesses de leurs croyances en regard du véritable texte divin, la bible. Confiant en son éloquence, c'est par un dimanche matin de 1147 qu'il se rendit seul à Verfeil. Fier d'incarner la puissante Église de Dieu, le berger devant ramener les moutons égarés dans le troupeau du Christ rédempteur, il provoqua une controverse publique, dans l'église du village. Les villageois se rassemblèrent, menant leurs ânes avec eux comme une nouvelle provocation. Les seigneurs et chevaliers de Verfeil sortirent également du château par curiosité d'abord puis pour veiller à ce que la situation ne leur échappe pas. Mais les villageois étaient tout acquis à la nouvelle religion. L'évêque de Chartres écrivait d'ailleurs plus tard que Verfeil contenait autant de partisans des doctrines hérétiques que d'habitants. Le moine Henri, pour éviter toute action malveillante contre sa personne, avait été mené en lieu sûr et n'assista pas au prêche de Saint Bernard, à son attaque contre le venin de l'hérésie. L'église était bondée, les villageois ne pouvant tous y rentrer quand Saint Bernard prit la parole. Rapidement, il fut interrompu, hué, chahuté. Dans l'église ! Les seigneurs de Verfeil, mais aussi des environs pour ceux qui avaient fait le déplacement, refusèrent d'écouter son prêche et quittèrent l'église en ricanant et en haussant les épaules, bientôt suivis par tous les habitants. Saint Bernard, au comble de la colère et de l'humiliation, les poursuivit, les haranguant jusque dans les rues. Mais sans succès... Les Verfeillois, encouragés par Izarn lo Néblat, Major Dominus, Seigneur de Verfeil, frappèrent à leur porte et ce fut un vacarme étourdissant qui couvrit tout autre bruit dans le village et fit même résonner le fond de la vallée, comme une sourde révolte. Plus personne ne pouvait encore entendre les cris hystériques du saint. Devant tant d'hostilité et après avoir secoué

contre eux la poussière de ses pieds, il quitta finalement les lieux, cette ville de Satan, perdue au regard de Dieu et de sa bonté... mais pas de son courroux !

Aux portes du village, alors qu'il rejoignait son équipage, sûrement rasséréiné par les hommes en armes qui l'escortait, saint Bernard se retourna et prononça un anathème qui fit trembler les murs et qui résonne encore pour qui sait l'entendre : « Viredefolium desiccet te Deus !¹ ».

Les sept années qui suivirent furent des années de malheur. De terribles sécheresses se succédèrent dans le pays. Le puits du village était à sec, ainsi que les citernes du château. Nulle pluie, nulle fraîcheur. Les habitants de Verfeil devaient aller chercher de l'eau en charrettes jusqu'à Fount Baler, le bourg voisin qui avait accueilli le saint à son départ et qui portait depuis le nom de Bourg Saint-Bernard. Ultime humiliation ! Les récoltes étaient maigres ou inexistantes et le foin rare pour les animaux. La misère et le deuil s'abattirent sur l'ancienne puissante place forte. Isarn, son seigneur, dut se réfugier à Toulouse où il mourut dans la misère avec un roncin pour seul et ultime bien. Le silence et la poussière furent bientôt les seules richesses de la cité dont la vigne faisait autrefois l'orgueil.

Sept années s'écoulèrent ainsi et, un beau jour de printemps, le grand figuier qui trônait dans la cour du château reverdit et fit de nouvelles feuilles. Ce signe du destin fut accueilli comme un miracle. Ce fut un jour de liesse dans le village. La malédiction était passée ! Une farandole s'improvisa même sur la place haute, le platus du château, devant son entrée. Les anciens qui avaient survécu voyaient des larmes leur monter aux yeux alors que les enfants courraient en tout sens, soulagés de ce renouveau, heureux de ce nouvel espoir. Même si chaque famille avait été durement frappée, Verfeil l'indomptable avait survécue !

Les enfants d'Isarn lo Néblat, nouveaux seigneurs de Verfeil, décidèrent d'arborer un blason comme la mode commençait à se répandre dans la région. Un blason qui permette de reconnaître un seigneur, une famille, sur le champ de bataille, au milieu de la cohue et des guerriers rendus méconnaissables sous leurs armures de maille. Et c'est évidemment un figuier qu'ils choisirent d'arborer ! « D'argent, au figuier de sinople, terrassé de même », un figuier vert, fièrement dressé sur une terre verte et sur un fond pur, blanc. La fierté des Verfeillois et de leur nom pouvait maintenant s'exprimer librement. La feuille verte avait finalement ployé durant la tempête, comme le roseau, mais ne s'était point brisée et avait traversé victorieusement la malédiction envoyée par les suppôts du faux Dieu...

¹ « Verfeilcité de la verte feuille... que Dieu te dessèche. »

Soixante ans après le passage de Saint Bernard, les chevaliers de Verfeil, dont on ne comptait pas moins de cent maisons dans le village et au château, étaient craints dans la vallée. Ils avaient pillé les domaines des religieux de Saint-Sernin, sur les bords du Tarn. Les hérétiques y vivaient en liberté et bien peu de ses habitants ou seigneurs mourraient sans avoir reçu le consolamentum, le seul rite pratiqué par les croyants de la religion des bons chrétiens. Encouragés par l'exemple donné par leurs seigneurs, les paysans et artisans ruraux refusaient de payer la dîme et les autres droits ecclésiastiques. Les églises étaient désertées. Verfeil était devenu l'un des plus forts bastions des idées importées par le moine Henri et qui s'étaient largement répandues dans le comté de Toulouse et même jusqu'aux seigneuries voisines. La cité de Verfeil continuait à prospérer, par ses vignes mais aussi par le commerce et les taxes que prélevaient les seigneurs sur les convois marchands qui allaient de Toulouse à Lavaur ou Albi. Ces mêmes convois que les chevaliers de Verfeil ne répugnaient pas à attaquer de temps à autre et qui leur valut rapidement le surnom de chevaliers brigands.

Sicard, fils cadet d'Izarn, seigneur actuel de Verfeil, se trouvait dans la galerie surplombant la porte et le pont-levis du château. Par une meurtrière aménagée dans l'épaisse muraille de briques roses, il scrutait la route poussiéreuse qui montait à la cité depuis la vallée. Plus bas, cette dernière se perdait dans le brouillard. En d'autres lieux, la lignée de Verfeil étant assurée par ses aînés, Sicard aurait probablement rejoint les ordres ecclésiastiques pour assurer une place au paradis à sa famille ou êtreindre un autre pouvoir, moins foncier, mais tout aussi temporel. Mais à Verfeil, les choses étaient évidemment différentes. Comme ses frères, Sicard avait choisi le métier des armes et avait suivi toute son enfance le difficile entraînement des chevaliers. Sa silhouette, toute en force et puissance, en portait les signes. Semblant attendre un signal extérieur et commençant à s'impatienter, Sicard faisait les cent pas dans la salle de gué. Il était vêtu comme pour aller au combat. Jambières de maille et lorica integra cliquetaient à chacun de ses pas. La lorica integra était l'armure de maille que les seigneurs et chevaliers seuls avaient les moyens d'acheter au prix fort à un artisan consciencieux qui aura mis près d'un an à la réaliser sur mesure. C'était un vêtement métallique de fins anneaux de maille, rivetés un à un, qui recouvrait l'intégralité du haut du corps, sans faille ni ouverture, des genoux au sommet du crâne et au bout des doigts. Jointes dans le dos, signe d'impatience, ses mains étaient libres, les moufles de maille attachées au poignet pendant mollement. Sa tête était également nue, la cagoule de maille rejetée en arrière. Son visage carré arborait une fine barbe, presque régulière s'il n'y avait eu cette cicatrice sur la joue. Sa chevelure était courte comme

préféraient la tailler les guerriers qui portaient régulièrement le casque. Un fourreau de bois recouvert de cuir ouvragé battait son flanc gauche, abritant dans son écrin l'épée, symbole du chevalier qu'il était.

Sicard s'arrêta brusquement et revint précipitamment à la meurtrière. Dans le silence du matin, il écouta longuement. D'abord un bruit ténu, comme un battement de cœur qui enflait doucement, puis qui grossit jusqu'à rejoindre le champ conscient et devenir audible. Et finalement, un homme émergea du brouillard en courant. A ses vêtements, ce n'était qu'un pauvre hère. Mais il courait en silence et avec une grande agilité, évitant les trous et pièges d'une route qu'il semblait connaître comme le fond de sa besace.

« Enfin le voilà ce failli maraud ! » s'écria Sicard en se précipitant vers les escaliers.

Arrivé dans la cour, il jeta un oeil aux préparatifs. Une vingtaine de chevaliers et deux sergents d'armes étaient en train de préparer leurs montures qui piaffaient d'impatience.

« Le goupil² s'en vient. Pressez vous ! Vite ! »

Tous acquiescèrent de la tête. Ils étaient en armes, certains déjà à cheval, d'autres en train de resserrer une dernière sangle sur leur équipement, leur bouclier ou leur cheval. Sicard fit signe d'approcher à son écuyer qui tenait prêt son cheval en lui flattant l'encolure. Il prit le cale rembourré qui était posé sur la selle en bois et le passa sur sa tête. Une fois ajusté et serré, il passa son camail, la cagoule de maille, par dessus sa tête et en fixa le vantail qui protégerait le bas de son visage. Il prit le casque des mains de son écuyer. Un grand bol métallique, forgé d'une seule pièce avec une bande nasale qui descendait devant son visage. Cela lui gênait la vue mais le protégeait efficacement. Il devait à ce nasal de n'avoir eu qu'une coupure sur la joue et non le visage enfoncé lors d'un petit accrochage avec un conroi du voisinage il y avait déjà quelques années. Finalement, son écuyer lui présenta deux écus, des grands boucliers de bois. L'un était anonyme, sa couverture de lin simplement teintée au brou de noix, l'autre était aux armes de Verfeil, un glorieux figuier vert sur fond blanc. Sans hésitation, Sicard choisit le bouclier anonyme. Leur opération de ce matin ne devait pas être trop ouvertement signée. Il attendit qu'on lui serre les sangles sur l'avant-bras et monta sur son cheval d'un seul mouvement familier malgré la lourdeur de tout l'équipement, un mouvement mille fois répété et devenu réflexe. Le cheval tapa du sabot sur le pavé et renacla, faisant résonner la cour fraîche. Entraîné au combat, la tension palpable et l'ambiance martiale de la cour du château le rendaient impatient.

² Renard

Le bruit de course du goupil se fit enfin entendre sur le bois du pont-levis puis résonna sous la voûte du grand porche. Essoufflé, il déboula dans la cour du château. Maintenant âgé, le goupil avait été un enfant des bois, toujours à courir dehors par monts et par vaux. Il vivait à l'écart dans une ancienne clairière de charbonniers. Sicard le savait aussi braconnier mais le tolérait car il n'avait pas son pareil pour pister et débusquer autant le gibier que les hommes. Vêtu d'une simple et courte cote marron de mauvaise laine, rapiécée en plusieurs endroits, de chausses élimée à la couleur d'origine indéfinissable et de bottines en cuir usé, le goupil semblait crasseux, plus habitué des bois et vals qu'aux cours de château. Ses cheveux et sa barbe, qui cachaient une peau burinée par les intempéries et des yeux pétillants de malice, auraient mérité un bon coup de ciseaux et de peigne. Il dégageait un mélange d'odeur de sueur, d'humus, d'urine et de terreau, ainsi qu'un relent de feu de bois. Fébrile, il cherchait Sicard des yeux dans la masse des chevaliers puis, reconnaissant son regard infailible, se dirigea rapidement vers lui. Il s'inclina devant le chevalier, posant un genou sur le pavage de la cour. Sicard se pencha vers lui.

« Alors goupil ! Qu'as-tu à nous dire ? Chasse fut-elle bonne ? Les as-tu débusqués ?

- Oui Seigneur ! Ils ont passé la nuitée au prat de la brouche³. Je les ai entendu partir dès matinet. J'ai immédiatement pris chemins détournés pour vous porter la nouvelle. A leurs habits et leurs chariots, ils ont quelque richesse.

- Qui les escorte ? Des guerriers ? Un ost ?

- Je n'ai rien vu, Seigneur. Pas de guet. Seuls un ou deux guerriers et un moinillon. Tout est tranquille. Vous pouvez les embusquer au sortir du gué, près la forêt et la vieille pierre dressée.

- Tudieu ! Voilà qui s'annonce une belle journée, vieillard. »

Sicard fit signe à son écuyer qui passa la main sous sa cote et la plongea dans son aumônière. Il jeta quelques deniers raymondins et d'Albi au goupil qui s'empessa de les ramasser et de les faire disparaître dans ses vêtements, en un tournemain qui aurait fait rougir de jalousie le plus preste des tire-laines.

« J'ai toujours grande jouissance à servir votre Sire. »

Il s'inclina plus bas encore.

« Tu as eu ton dû. Déguerpi céans de ma cour, avant que je lâche les chiens sur ta dépouille de gueux ! »

Le goupil ne demanda pas son reste et s'enfuit aussi vite qu'il était

³ Pré de la sorcière

apparu. Sicard trouva une position plus confortable sur son cheval, jeta un dernier coup d'oeil à ses compagnons pour s'assurer que tous étaient prêts puis donna le signal du départ. La petite troupe armée démarra dans un tonnerre de sabots et s'engagea sous le porche. Caché dans la galerie, le visage masqué dans l'ombre d'une meurtrière, Guilhem, le jeune fils de Sicard, regarda la troupe partir. Encore jeune, il rêvait de les accompagner, en quête d'exploits martiaux comme les chantaient les troubadours de passage au château. Mais cela ne serait possible qu'après qu'il ait fait la preuve de sa capacité à devenir chevalier lui même. Pour l'heure, son seul exploit serait de regagner sa chambre avant que quelqu'un ne découvre son absence...

Les chevaliers traversèrent le patus du château et enfilèrent la rue Tolosane. La cité s'éveillait doucement. Dans une odeur de feu de bois et de pain frais, les artisans ouvraient à peine leurs échoppes. Les cavaliers passèrent la porte de Tolosa et dévalèrent la vieille route de terre. La plupart des paysans étaient déjà aux champs à désherber et préparer les plantations pour la prochaine saison de récolte. Quelques-uns levèrent la tête pour regarder passer le petit groupe puis retournèrent à leur labeur.

Rapidement, les chevaliers quittèrent les champs et les vignes du coteau pour s'enfoncer dans le sous bois étouffant et encore, pour partie, pris dans le brouillard. Leur cavalcade résonnait, faisait crier les geais et fuir quelques gros gibier croyant la chasse lancée. Il était difficile de cheminer sur ce sentier exigü et traître où deux chariots ne pouvaient se croiser et où un cavalier devait régulièrement baisser la tête pour éviter quelque branche basse. Mais les chevaliers l'avaient arpenté dès leur plus tendre enfance, pour la plupart, et le connaissaient comme leur aumônier. Au bout d'un petit quart d'heure de galop, la forêt se fit plus clairsemée puis laissa brutalement place à un petit cours d'eau, le girou. Une volée de canards s'égailla avec force fracas et caquètements. Ils étaient arrivés au gué qui permettait de traverser le ruisseau. Sur l'autre rive se dressait une pierre taillée dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Nul ne se souvenait pourquoi on l'avait mise ici et encore moins qui. Elle servait parfois de point de ralliement ou de repère et marquait l'emplacement du gué.

« Nous les embusquerons ici. Il est aisé d'y faire un guet-apens et nous pourrons les maîtriser sans dommages. Aymeric, Arnau, Raymon et Guilhabert, franchissez le gué et cachez vous dans la forêt. Que les chevaux demeurent tranquilles. Faites confiance aux corbeaux pour entendre les chariots et criez quand ils arriveront par ici. Quand ils se tourneront vers vous, nous les surprendrons à notre tour. Ils seront alors écartelés de mauvaise façon et devront se rendre. Nous leur prendrons monnaie et l'affaire sera dans la besace, sans coup férir. »

Chacun ayant reçu ses instructions, les chevaliers et sergents prirent leurs places et se fondirent dans la végétation, guettant le grincement

des roues des chariots. Le calme retomba sur la forêt, à peine rompu par les chants des oiseaux, le bourdonnement des insectes et quelques piétinements et grattements de gros gibiers. Une heure s'écoula ainsi quand le cri des geais résonna non loin. Il annonçait à coup sûr que quelqu'un arrivait par l'antique chemin. Tout doucement, le cahotis des chariots, le grincement du bois soumis à rude effort et le bruit lourd des sabots des boeufs s'amplifia. Deux chariots apparurent, lourdement chargés, leur cargaison recouverte d'une bâche en lin. Chaque chariot était mené par un homme robuste. Le dernier emportait également un moine, reconnaissable à sa tonsure. Ce dernier regardait autour de lui, scrutant les sous-bois avec inquiétude. Il demanda en chuchotant au conducteur d'accélérer un peu le train. Il semblait très nerveux. Les deux chariots étaient accompagnés d'un cavalier dont la vêtue ne laissait aucun doute quant à sa fonction. C'était le marchand qui accompagnait sa marchandise, probablement pour la vendre au marché d'Albi. Il portait un mantel de belle laine brodée, marquant ainsi son statut et s'avançait, confiant, sur une belle jument. Une lourde épée de guerre battait cependant son flanc gauche, détail inhabituel. Ils s'arrêtèrent au bord du gué. Le conducteur de tête descendit s'assurer de la profondeur de l'eau et de l'état du lit du ruisseau en le sondant avec un long bâton. Le marchand attendait patiemment alors que le moine trépignait de plus belle.

« Pourquoi s'arrête-t-on ? Ces terres sont impies et mauvaises. Vite ! Quittons les tant que le Très Haut nous garde !

- Calme l'abbé. » Lui répondit le marchand. « Je ne cesse de vous répéter que nous ne sommes pas en danger. Tout a été prévu. » Il rajusta le baudrier de son épée, d'un geste machinal.

Sortant du ruisseau avec un air satisfait, le conducteur remonta et, d'un coup de rênes, remit le chariot en branle. Le grincement de bois et le claquement des lourds sabots reprit lentement. Arrivé au milieu du gué, des cris et des bruits de fourrés piétinés les firent se retourner. C'était les chevaliers de Verfeil qui surgissaient tels des diables hors de leur boîte.

« Tue ! Tue ! Tue ! » crièrent-ils, prenant le convoi à revers.

« Foutre ! » souffla le moine, au bord de la syncope. « Les maudits sont là ! » Il fit rapidement et plusieurs fois le signe de la croix et se mit à marmonner précipitamment un pater plein d'une conviction qu'il n'avait que peu souvent ressentie jusque là.

Le marchand se retourna pour faire face aux assaillants. Les deux conducteurs lâchèrent les rênes pour empoigner un lourd gourdin qu'ils avaient à leurs pieds et se levèrent, menaçants.

C'est le moment que choisirent Sicard et ses hommes pour sortir

également du sous bois et les prendre à revers.

« Hola Voyageurs. Rendez-vous ! » hurla-t-il. « Bas les armes ! Vous n'êtes point guerriers et nous ne voulons vous rudoyer plus que nécessité. Laissez vos bourses, un peu de la marchandise et vous repartirez sans heurts...

- Nous y voilà ! » Le visage du marchand se fendit d'un grand sourire carnassier.

Sicard crut apercevoir dans son regard une lueur guerrière, de celles qu'il croisait plus habituellement sous un casque que sur un riche costume.

« C'est ce que vous croyez ! Mécréants ! Malfaiteurs impies ! » hurla le marchand à son tour, plein de morgue et d'assurance. Se tournant vers le chemin qu'il venait de quitter, les mains en porte-voix, il cria à nouveau à s'en faire gonfler les veines de la gorge, debout sur ses étriers :

« Céans chevaliers ! Maintenant ! »

C'est à ce moment que Sicard se souvint avoir continué à entendre les geais après le passage des chariots et n'y avoir pas prêté plus d'attention. Pas plus qu'à l'épée qu'arborait ce marchand et à son allure en selle qui rappelait plus celle d'un chevalier que celle d'un simple commerçant. C'est aussi à ce moment qu'il comprit que la situation lui échappait et que les chevaliers brigands de Verfeil avaient peut-être finalement trop attiré l'attention sur leurs méfaits. Une troupe de dix chevaliers lourdement armés, la lance horizontale et hurlants, chargea à revers l'arrière garde des verfeillois, dans un fracas de métal, de bois, de sabots et de souffles de chevaux. Figé par la surprise et la vitesse de la charge, Guilhabert, se fit embrocher. La violence du coup l'arracha à sa selle et il tomba lourdement, la lance vilainement fichée en travers de son ventre, une partie de ses boyaux s'écoulant en longs filaments gluants.

Les autres lances se brisèrent sur les boucliers dans un fracas de tonnerre. Des échardes de bois volèrent dans l'air, forçant les combattants à fermer brièvement leurs paupières pour protéger leurs yeux. Passé ce premier assaut et en guerriers accomplis et entraînés, tous les chevaliers tirèrent leurs épées et engagèrent immédiatement le combat, dirigeant leurs chevaux à la voix, malgré le brouhaha, et aux jambes, les bras occupés à tenir bouclier et épée, à attaquer et parer. Le calme matinal du gué laissa rapidement la place aux cris et tintements métalliques des épées, boucliers, casques et armures de maille. Les derniers chevaliers et Sicard traversèrent rapidement et avec forces éclaboussures le gué pour venir en aide à leurs camarades et prendre part aux combats. Le marchand, les yeux injectés de sang et l'épée brandie, se recula néanmoins. Tout parfait guerrier qu'il semblait être en réalité, il fit prudemment faire quelques pas en arrière à son cheval, s'éloignant des combats. Il ne portait pas suffisamment de protections pour s'engager

face à des chevaliers armés en lourd.

Quittant le marchand des yeux et englobant la scène de bataille, Sicard se rendit compte de son chaos brutal. Deux de ses chevaliers étaient déjà à terre, même si l'un se battait encore. Ainsi, rien de noble dans tout cela. Pas de rançon ou de politesse à attendre. Les chevaliers du marchand pensaient probablement avoir affaire à des manants, détrousseurs de grand chemin et il n'y aurait pas de pitié ou de répit. « Qu'il en soit ainsi », récita amèrement Sicard. Ses autres chevaliers se battaient farouchement sans perdre de terrain. Leurs adversaires comptaient déjà trois hommes hors d'état. L'un, à genou, criait en tenant sa main droite tranchée à hauteur du poignet d'où s'écoulait un sang noir, par saccades puissantes. Un autre semblait assommé, allongé sur le dos. Quant au dernier, à terre, il s'était rapproché du chariot du prêtre, comme pour le protéger. Nous verrons cela plus tard, pensa Sicard, et il donna du talon, chargeant puissamment dans la mêlée. Son cheval bouscula un des chevaliers qui, surpris, perdit l'équilibre quelques secondes et dû baisser sa garde pour se repositionner. Sicard en profita pour lui tailler l'épaule et la clavicule droites d'un grand coup de son épée de guerre. Le chevalier vida les étriers en hurlant. Un autre profita que l'attention de Sicard était portée ailleurs pour lui asséner un coup à la tête. Cela produisit un bruit de cloche en acier. Sicard eut l'impression qu'un arbre lui était tombé dessus et ses oreilles bourdonnèrent. Mais la maille résista, le casque et le cale rembourré encaissèrent le choc. Malheureusement, le lien de cuir qui tenait le ventail de maille fut sectionné, exposant le visage de Sicard. Dans le brouhaha de la mêlée, un des chevaliers cria :

« Je connais ce mécréant ! C'est un fils du Verfeil ! Par le Christ sauveur, c'est Verfeil qui nous attaque ! »

La situation empirait vraiment au fur et à mesure, se dit Sicard. Voilà qu'il était maintenant reconnu et mettait donc en péril sa famille, leur position et la seigneurie entière. Non, décidément il n'y avait vraiment plus rien de noble dans tout cela. Il ne fallait dorénavant plus laisser un seul témoin.

« Pas de pitié, hurla Sicard. Tue ! Tue ! Tue ! Jusqu'à la fin ! » Et il se jeta avec encore plus de violence et de brutalité dans le combat. Ses hommes, déjà grisés redoublèrent pourtant d'audace et d'agressivité. Sicard avisa un des chevaliers adverses qui paraissait en difficulté, en train de s'épuiser. Il semblait jeune et peu expérimenté. Le chevalier de Verfeil évita facilement son coup de taille, totalement prévisible, et lui plaqua violemment son bouclier sur le visage, d'un geste fluide. Le choc assomma et désarçonna le chevalier qui glissa de son cheval comme une feuille tombe irrésistiblement de l'arbre en automne. La jument ne demanda pas son reste et s'enfuit. La chute du jeune chevalier fut accompagnée d'un cri d'inquiétude du marchand, qui raisonna sous les

frondaisons.

« Gaubert ! Non ! Faillis chiens ! »

Le faux marchand, toujours à l'écart loin derrière, paraissaient soudainement assailli par des sentiments contradictoires. Partagé entre inquiétude et désespoir, il semblait hésiter sur la marche à suivre. Charger ? Fuir ? Son cheval allait nerveusement d'avant en arrière en piaffant. Mais Sicard n'eut pas le temps de le détailler plus longtemps. Le combat n'était pas terminé et il fut rapidement pris à parti par un autre chevalier. Ses réflexes reprirent le dessus et son esprit redevint rapidement totalement occupé par le combat, par sa survie, son monde et ses perceptions réduits à frapper et parer, perdu dans le bruit, la fureur et le sang.

Quand le calme revint doucement, la petite clairière de la pierre dressée ne résonnait plus que de la respiration puissante des chevaux couverts d'écume et des hommes essoufflés, tachés de sang et courbaturés. Le ruisseau avait changé de couleur, mélange de boue et de sang. Quelques gémissements résonnaient en sourdine, venant des chevaliers de Verfeil encore vivants, blessés et seuls rescapés. Pour les autres, qu'ils fussent chevaliers valeureux, moine maudissant, ou encore conducteurs implorants, la vie leur avait été ôtée. Brutalement et sans pitié. Ainsi, Sicard espérait que la responsabilité de Verfeil dans cette attaque puisse encore être masquée. Il en gardait l'espoir et savait que le Comte et les capitouls de Toulouse avaient des soupçons et n'attendaient qu'une confirmation pour agir. Peut-être même étaient-ce eux qui avaient tendu ce piège dans lequel ils étaient tombés, trop pleins de morgue et d'assurance. Son père devrait encore faire usage de ses appuis politiques. Mais sans témoins, la situation n'était peut-être pas si périlleuse que cela, après tout...

Sicard avait rabattu son camail et se rafraîchissait au bord du ruisseau quand un de ses chevaliers approcha. Malgré sa fatigue et les stigmates du combat, il paraissait effrayé et semblait redouter la réaction de son compagnon.

« Seigneur... J'ai compté et recompté à nouveau. Point de doute, il manque un des chevaliers qui nous ont attaqués... ainsi que le marchand... »

Le cœur de Sicard rata un battement. De rage, il jeta violemment son casque dans l'eau, éclaboussant tous les chevaliers rassemblés autour de lui. Ainsi le marchand, profitant du chaos de la mêlée, avait finalement réussi à s'enfuir comme il le craignait. Il galopait probablement vers Toulouse, trop loin pour être rattrapé maintenant, surtout par des chevaux fourbus après pareil combat. Ses pires craintes prenaient forme... Se relevant, il porta un regard las et fatigué vers le jeune

chevalier qu'il avait assommé et qu'ils avaient achevé, comme les autres. Son sort au combat semblait avoir inquiété le faux marchand. Probablement quelqu'un de sa connaissance et en qui il tenait. Voilà qui, une fois de plus, n'augurait rien de bon...

*

* *

Deux mois plus tard, le 25 juin 1203, la milice armée des Capitouls Toulousains marchait sur Verfeil.